

LA VÉRITÉ, C'EST DÉMODÉ

Entre le « vrai » et le « faux », la frontière est souvent une question de point de vue, soit. Mais aujourd'hui, nous sommes confrontés à quelque chose de radicalement neuf : il n'y a plus de vérité, tous les faits se valent.

Isabelle Philippon (CSCE)

« Soit une chose est vraie, soit elle ne l'est pas », disait le philosophe britannique Bertrand Russell, voici une soixantaine d'années. Il fut un temps où nous étions raisonnables. Cartésiens. Où les faits avaient leur importance. Où il fallait prouver ce que nous avançons. Après, bien sûr, on pouvait discuter. Car les choses ont beau être ce qu'elles sont, il y a évidemment plusieurs façons de les observer, et elles se prêtent à quantité d'interprétations. Mais le socle, la base de toute discussion, c'était le réel. « On ne peut discuter de manière valable que si ces opinions sont étayées par des faits », disait la philosophe et journaliste Annah Arendt.

Aujourd'hui, on n'en n'est plus là. Il y a désormais une déconnexion entre le fait d'émettre des opinions, et les faits sur lesquels ces opinions sont censées s'appuyer. Les seconds ne sont plus absolument nécessaires aux premières. « *Truth isn't truth* », rétorque Rudolph Giuliani, l'avocat personnel de Donald Trump, aux reporters qui exhument l'une ou l'autre entorse présidentielle à la loi américaine : « *La vérité n'est pas vraie.* »

La post vérité comme horizon

Il faut toujours se méfier des nouveaux tics de langage d'une société, car ils sont rarement innocents. Ainsi en va-t-il de l'utilisation massive et répétée du préfixe « post » que l'on accole désormais à « vérité » (et aussi, d'ailleurs, à « démocratie » et à « modernité »). Il signifie quelque chose. Et pas seulement que quelque chose est advenu après la chose précédente, comme dans l'expression « soins postopératoires ». L'expression « post vérité » introduit l'idée d'une rupture. Ces « post » dont on nous inonde sont, certes, la réponse lexicale à ces constats objectifs : « Nous ne sommes plus à l'âge de la modernité triomphante ; la démocra-

tie n'a plus la valeur qu'on lui accordait auparavant ; la vérité est complexe. » Mais elle n'est pas que cela. La vérité affublée de son « post » n'est plus qu'une position discutabile, une opinion. Il ne reste plus que des positions ; on ne peut donc que se situer par rapport à elles, et non par rapport aux faits.

Dans ce contexte, les *fake news* ne sont pas « fausses », elles constituent une manière de voir et, à ce titre, sont aussi légitimes que les faits avérés. Peut-on faire l'analogie avec ces « infos alternatives » diffusées par les régimes totalitaires pour asseoir leur force et leur emprise sur la population ? En partie, sans doute. Si ce n'est que dans les démocraties, les effets de ces « infaux » sur les citoyens sont plus insidieux. Car un régime totalitaire constitue, par définition, un système très construit et cohérent, sur lequel l'expérience concrète vient se heurter comme à un mur. Dans les sociétés démocratiques, en revanche, la tendance est au relativisme. La pluralité des points de vue est ancrée dans les gènes. Et ce à quoi on assiste aujourd'hui, c'est au « glissement d'un relativisme qui encourage la pluralité des opinions vers un relativisme déconnecté des faits », s'inquiète le sociologue français Arnaud Esquerre, dont le livre *Le Vertige des faits alternatifs* vient de paraître aux éditions Textuel (1).

Le relativisme émancipateur en danger de mort

Le sociologue de poursuivre : « Il y a aussi, à cause de la diffusion des *fake news*, une remise en cause du discours relativiste sur laquelle il faut s'interroger. Car en le critiquant, on perd de vue que ce discours relativiste a eu une portée émancipatrice : il a permis de questionner des énoncés qui étaient tenus pour des vérités – je pense notamment aux énoncés religieux. Il a permis aussi, par exemple en anthropologie, une forme de

reconnaissance de communautés qui avaient des discours différents de ceux de l'Europe, ancienne puissance coloniale, et des Etats-Unis, superpuissance (...) Les *fake news*, en proposant des types de discours qui ne correspondent pas à des faits avérés, affaiblissent la portée émancipatrice du discours relativiste.

La post-vérité est plus problématique que le mensonge.

Aujourd'hui, le discours relativiste, qui a été un discours progressiste, se retrouve associé à des positions qui ne le sont pas du tout (...). Donald Trump, poussant jusqu'à son extrémité un type de discours réactionnaire qualifiable de relativiste, produit ainsi un grand trouble. »

Myriam Revault d'Allonnes enfonce le clou : pour la philosophe française, la pluralité de l'échange vire désormais vers un relativisme généralisé. Peu importe qu'une opinion repose sur les faits, ou non. Le négationnisme est le cas d'école le plus extrême : « C'est la première fois que la vérité des faits est abolie par un propos, sous les yeux mêmes de ceux qui en ont été les victimes. » (2) La post vérité, c'est ça : c'est quand la vérité perd son caractère absolu. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y aurait qu'une seule vérité métaphysique, mathématique, scientifique, politique, etc. « Mais la vérité du fait, ça, c'est l'essence même sans laquelle il ne peut y avoir ni de vrai, ni de faux. »

Et c'est en cela que la post vérité est plus problématique que le mensonge. □

(1) « Les réseaux sociaux sont-ils une menace pour la démocratie ? », *Le Monde*, 6 octobre 2018.

(2) *La faiblesse du vrai. Ce que la post-vérité fait à notre monde commun*, Seuil, 2018.